
Philologie des textes bouddhiques d'Asie centrale

Georges-Jean Pinault



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/7595>

DOI : 10.4000/11t58

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2024

Pagination : 512-516

ISSN : 0292-0980

Référence électronique

Georges-Jean Pinault, « Philologie des textes bouddhiques d'Asie centrale », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 155 | 2024, mis en ligne le 13 juin 2024, consulté le 19 juillet 2024. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/7595> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/11t58>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

PHILOLOGIE DES TEXTES BOUDDHIQUES D'ASIE CENTRALE

Directeur d'études : M. Georges-Jean PINAULT

Programme de l'année 2022-2023 : *Tokharien et indo-européen.*

I. La première conférence a été consacrée à la lecture de textes en tokharien B, destinée à des étudiants déjà avancés. Comme les années précédentes, les textes sont analysés sur la base des éditions disponibles, d'une part dans les *Tocharische Sprachreste, Sprache B*, par Emil Sieg et Wilhelm Siegling, Göttingen, deux volumes, 1949 et 1953, et d'autre part sur le site CETOM, sis à Vienne, Autriche (<https://cetom.univie.ac.at>). Le cas échéant, on a recours aux textes présentés de façon pédagogique, mais sans traduction, dans le *Tocharisches Elementarbuch*, second tome, Heidelberg, 1964, publié par Werner Thomas avec la collaboration de Wolfgang Krause, sur la base des éditions et des cours d'Emil Sieg à Göttingen. Si nécessaire, les textes sont revus à l'aide des photographies disponibles, ce qui peut conduire à proposer des restitutions alternatives. Plusieurs de ces fragments n'ont jamais été traduits. Liste des textes étudiés : B 5, extrait de l'*Udānālānkāra*, deuxième partie du commentaire du chapitre I (*Anityavarga*) de l'*Udānavarga*, contenant la parabole du char, et la traduction de la strophe Udv. I. 28, et du début de la strophe I. 29, qui peut être complétée grâce au fragment IOL Toch 233 (= H.add 149.109 = U1 Lévi) ; B 30, extrait de l'*Udānālānkāra*, deuxième partie du commentaire du chapitre XII (*Mārgavarga*) de l'*Udānavarga* ; contenant la traduction des strophes Udv. XII, 14-16 ; B 204 (THT 204 = LM20-1551-22), extrait d'un *Buddhastotra*, panégyrique ; B 295, dix strophes de deux poèmes successifs (l'un de six strophes, l'autre de quatre strophes) en tokh. B archaïque, ce qui a permis de revenir sur l'évolution interne vers la langue classique, représentée dans les autres fragments étudiés ; enfin, B 77, 78, 79, trois fragments de l'*Araṇemi-jātaka*, un texte souvent étudié, mais sur lequel il reste à dire. Certains passages ont des parallèles dans la version en tokharien A (A 344, 342) et dans celle en turc ancien (Pelliot Ouïgour 1, édité par James Hamilton, *Manuscrits ouïgours du IX^e-X^e siècle de Touen-houang*, Paris, 1986, t. I, p. 1-20). La feuille THT 204 fut découverte par la mission du comte Kozui Ōtani en Asie centrale (1901-1910) ; elle est conservée au musée de Lüshun, alias Lüshun Museum, Lüshunkou (ex Port-Arthur, une base stratégique, très disputée, site auquel il est très difficile d'accéder encore de nos jours), district de Dalian, Liaoning, Chine. Grâce à une mission (2011) soutenue par une fondation japonaise (Ryukoku University, Kyōto), Hirotohi Ogihara a pu lire ce fragment et confirmer les corrections de certaines lectures, cf. « Reconstruction of *Buddhastotra* verses in Tocharian B » (en japonais), *Tokyo University Linguistic Papers* 41, 2019, e1-46. Malheureusement, cet article ne comporte pas les photographies du fragment en question, ni d'aucun autre. Le texte de B 204, en langue standard, se superpose en partie avec celui de B 203 (THT 203, aussi en langue classique pour l'essentiel), découvert à Kizil par la 3^e expédition allemande et conservé à Berlin, pour les strophes 23 à 25. En THT 204 b2, pāda 28a, il faut lire : « Grâce à ta gloire tu as écarté (*wyāksasta*, prétérit causatif, 2^e sg. act. de *wāks-* « se détourner ») les tourments des malheurs ». De plus, Ogihara a retrouvé en

2016 à Saint-Petersbourg (Institut des manuscrits orientaux de l'Académie des sciences de Russie) un fragment (SI B 2943-3) qui donne un texte parallèle, et des lectures différentes : *///klyomñai ākṣasta*, SI B 2943-3 a1, vs. B 204 b1 *klyomñai aksasto* (présent, 2^e sg. act., avec *-o* mobile *metri causa*, et non pas prétérit, du verbe *āks-* « enseigner », ce qui est déconcertant parce que tous les verbes qui décrivent les actions du Buddha dans ce texte sont au prétérit); *///eṅkalñeṣṣeṃ śānmānma*, SI B 2943-3 a3 vs. *eṅkalñeṣṣeṃ ñemna po*, 204 b3. Dans ce dernier cas, on obtient le texte suivant, qui se comprend mieux : *pernerñesa aikasta eṅkalñeṣṣeṃ śānmānma* (pāda 28b) « Grâce à ta gloire tu as compris les liens des attachements (skr. *upādāna-*) ». Il reste à voir si *ñemna* dans le texte Ōtani ne reflète pas le pluriel d'un nom *ñem*, homophone de *ñem* « nom », mais qui signifiait « lien », discuté par ailleurs par Timothée Chamot-Rooke et Athanaric Huard, lors de la journée d'études de linguistique indo-européenne (Paris, ENS, 3 juin 2023). En tout cas, le texte donné dans le *Tocharisches Elementartuch* et dans CETOM est caduc. Enfin, il a été possible d'étudier à nouveaux frais des fragments du fonds Pelliot Koutchéen, A(n-cienne) S(érie) et N(ouvelle) S(érie) qui appartiennent à un texte sur la légende de la vie du Buddha Śākyamuni, et précisément de l'épisode du « Grand Départ » du palais et de la ville de Kapilavastu. Timothée Chamot-Rooke, doctorant de l'EPHE-PSL, a présenté un exposé sur la feuille reconstituée à l'aide des fragments PK AS 15A + NS 350 + AS 15G, et presque complète, et sur le fragment PK AS 15C, qui reste malheureusement incomplet, et difficile à lire. En dépit des problèmes constatés, ces nouvelles lectures ont révélé quelques mots nouveaux et des expressions intéressantes. Entre-temps, les originaux ont été examinés à la Bibliothèque nationale de France, en vue d'une publication.

II. Dans la seconde conférence, on est revenu sur les résultats obtenus lors de la préparation du dictionnaire et thésaurus de tokharien A, qui est paru au milieu de l'année 2023, ainsi que sur les perspectives qui peuvent être esquissées. L'ouvrage contient un nombre significatif d'interprétations et de restaurations nouvelles de passages, qui diffèrent de celles procurées par les *Tocharische Sprachreste*, publiés par Emil Sieg et Wilhelm Siegling (1921), et par CETOM, sur la base des manuscrits originaux (quand ils sont encore disponibles, parce que des pièces importantes ont été perdues ou détruites), des photographies, et des notes de Wilhelm Siegling (1880-1946) sur son exemplaire personnel des *Tocharische Sprachreste*, prises au crayon dans les années 1930-1940, et avant la disparition de plusieurs manuscrits. Ces notes de Siegling sont très précieuses. Bien qu'il note le plus souvent ses restitutions et révisions de lectures avec un point d'interrogation, il est presque toujours correct, comme on peut le constater par la confrontation avec les photographies ou les originaux, quand ils sont conservés. Un autre apport fondamental est constitué par la lecture et la traduction de plusieurs textes en tokharien A, qui ont été acquises au fil des années et à l'occasion de la compilation du dictionnaire, grâce à des textes parallèles en sanskrit, pāli, turc ancien (ouïgour), chinois, tibétain : *Maitreyasamiti-nāṭaka*, *Maitreyāvadānavyākaraṇa*, *Puṅyavanta-jātaka*, *Garbhāvakraṅtisūtra*, *Varṇārbhavarṇastotra* par Mātṛceṭa, *Buddhacarita* et *Saundarananda* par Aśvaghoṣa, textes d'Abhidharma, de confession, divers récits, scènes de tourments infernaux, etc. Ces propositions de compréhension de plusieurs passages sont évidemment soumises à la discussion. On s'est efforcé en tout cas de réduire la proportion de lemmes qui étaient laissés sans glose ni explication dans le dictionnaire publié par Pavel Poucha en

1955 : il n'en reste plus qu'une vingtaine, sur quelque 4 150 entrées. La partie « Derivation and etymology » des lemmes ne propose pas de reconstruction indo-européenne. La perspective historique s'arrête au tokharien commun, sur la base de la comparaison avec le tokharien B, dont les formes comparables à celles du tokharien A sont systématiquement données. Dans des publications antérieures, j'ai identifié des mots de forme tokharienne, mais qui sont des calques du sanskrit. Cette catégorie, qui diffère de l'emprunt pur et simple, est largement ouverte. En revanche, dans cette section de « dérivation », beaucoup d'attention a été dédiée à l'identification précise des sources des emprunts en indo-aryen, car les emprunts au sanskrit sont souvent passés par des intermédiaires en moyen-indien, à savoir moyen-indien (prākṛit) bouddhique comme langue commune, non situable géographiquement, sanskrit bouddhique de l'école Sarvāstivādin (et Mūlasarvāstivādin), gāndhārī. Les emprunts « purs » au sanskrit dans sa forme classique sont minoritaires. L'intermédiaire moyen-indien (prākṛit) a entraîné le phénomène récurrent d'hyper-sanskritisation, ou de sanskritisation erronée, qui s'est produit aussi dans d'autres langues du bouddhisme. Aux sources disponibles en prākṛit, on a ajouté en vue d'identifications le pāli, parce que c'est la langue d'un corpus très abondant, en fait le plus complet dans une langue indo-aryenne. Les sources des emprunts en tokh. A sont, en ordre décroissant d'importance, les suivantes : tokh. B, indo-aryen, et de façon nettement moins importante, les langues moyen-iraniennes (saka, de Khotan et de Tumshuk, sogdien, bactrien), plus quelques emprunts au chinois, en partie communs avec le tokh. B. Un grand nombre d'emprunts à l'indo-aryen ou au moyen-indien sont partagés avec le tokh. B, si bien qu'il est souvent impossible de décider si tel ou tel terme a été emprunté au sanskrit directement et indépendamment par les deux langues, ou bien si l'intermédiaire était le tokh. B. L'influence du tokh. B sur le tokh. A est massive, y compris dans le vocabulaire non emprunté. Dans le domaine de l'indo-aryen, on s'est efforcé de préciser la forme exacte des formes empruntées, par le recours à tous les instruments de travail disponible. Cela posé, il reste en tokh. A des mots qui sont évidemment d'origine sanskrite, en particulier des composés, mais leur modèle sous forme de composé n'est pas attesté en sanskrit, bien que les membres figurent en sanskrit dans des composés différents ou parallèles. Cette mouvance indo-aryenne a été relativement négligée dans les lexiques antérieurs, parce qu'elle semblait aller de soi. Le domaine iranien a davantage retenu l'intérêt, bien que la moisson soit relativement maigre, et loin d'être aussi bien assurée qu'il serait souhaitable. Récemment, les emprunts au saka de Khotan (alias khotanais) et de Tumshuk ont fait l'objet d'un livre solide et estimable de Federico Dragoni, issu de sa thèse de doctorat soutenue à l'université de Leyde (Leiden, Pays-Bas) en 2021 : *Watañi lāntaṃ. Khotanese and Tumshuqese loanwords in Tocharian*, Wiebasden, Reichert, 2023. L'ouvrage est de fait plus intéressant pour l'histoire et la préhistoire de la branche saka du moyen-iranien, et des différentes phases (proto-khotanais, khotanais ancien, khotanais récent) que pour celle du tokharien. Ce travail prenait place dans le projet dirigé par Michaël Peyrot à l'université de Leyde sur la préhistoire des langues tokhariennes vue à travers les emprunts (« Tracking the Tocharians from Europe to China »). L'intérêt de cette approche n'est pas niable. Cependant, quand on consulte le bilan dressé par Dragoni des emprunts au saka, on relève 48 items considérés comme plausibles (*reliable*), 30 considérés comme douteux (*less reliable and doubtful*), tandis que 19, proposés antérieurement par divers savants, sont rejetés, et attribués à d'autres

sources : bactrien, gāndhārī, iranien des steppes, ou langue moyen-iranienne non identifiable, BMAC, etc. Les deux premières catégories d'emprunts concernent presque exclusivement des mots du tokh. B. Même la première partie de la liste, qui serait la plus sûre, contient quelques items incertains ou discutables. D'une manière générale, ces listes d'emprunts à l'iranien comportent fort peu de termes bouddhiques. Pour prendre un seul exemple, je me demande s'il est vraiment probable que tokh. B *pātro*, obl. sg. *pātrai*, A *pātār* « bol à aumônes » soit un emprunt (p. 130) au khotanais *pātra-* (attesté en khot. ancien), qui est lui-même emprunté au sanskrit. Il n'est pas nécessaire de passer par cet intermédiaire khotanais. Étant donné que cet objet fait partie de l'équipement de base des moines et des nonnes, et qu'il est parfaitement attesté en sanskrit bouddhique, sous la forme *pātra-*, et en moyen-indien (pāli et pkt. *patta-*), il semble plus vraisemblable qu'il s'agisse d'un emprunt culturel « canonique » à l'indo-aryen, par un intermédiaire gāndhārī, où le mot est attesté sous la forme *patre*, qui n'est qu'une des variantes possibles. En effet, la finale du cas direct (nominatif et accusatif sg.) des noms thématiques, masculin et neutre, était notée le plus souvent *-o*, *-a*, *-u*. La flexion attestée en tokh. B est très courante et de fait le nom y a le genre féminin (ce que Dragoni n'explique pas), qui est cohérent avec cette flexion, alors que le terme sanskrit est neutre; en tokh. A, la forme est *pātār*, de genre masculin au singulier, possiblement emprunté au sanskrit, et non influencée par le tokh. B. Il se peut donc que la forme tokh. B *pātro* soit due à l'adaptation morphologique dans cette langue d'une forme gāndhārī terminée en **tro*, notant [*ʋrə*], qui devait aboutir à **pātrā* (équivalent de **pātār*) avec une voyelle instable et éventuellement caduque, qui était alignée par addition d'un suffixe proprement tokharien. Par conséquent, il faudrait toujours s'assurer qu'un mot tokharien ne peut pas être d'origine moyen-indienne, d'autant plus que les formes indo-aryennes et iraniennes peuvent se ressembler, en raison de développements parallèles ou d'emprunts de l'iranien à l'indo-aryen. L'approche des sources tokhariennes dans leur contexte historique et culturel, marqué par le bouddhisme, conduit à réévaluer l'importance du prākṛit dans sa forme sanskritisée. Une fois que les sources des mots par contacts de langues voisines ont été éliminées, en l'absence de point d'ancrage attesté ou vraisemblable, on peut recourir à l'étymologie indo-européenne. Un certain nombre d'items du tokh. A, qui n'ont pas de correspondant en tokh. B, peuvent recevoir une étymologie par la comparaison d'autres langues indo-européennes. Plusieurs cas ont été discutés cette année et le sujet sera repris l'année prochaine. Il n'est pas question de donner ici une liste qui comporte désormais plusieurs dizaines de mots. Une approche ruineuse consiste à fonder une étymologie indo-européenne sur une forme tokharienne rare, voire unique, dont la lecture même n'est pas assurée, voire fautive, sans parler du sens qui n'est même pas établi. Cela encombre inutilement les articles publiés dans les périodiques du domaine indo-européen. Quand le sens d'un mot est bien (ou assez bien) établi, il n'est pas difficile d'en trouver une étymologie dans le cadre indo-européen. Mais les rapprochements sur la seule base des racines sont souvent illusoire. La préhistoire des termes peut s'avérer relativement complexe. Pour prendre un seul exemple, le sens de tokh. A *plyaskem*, masc. « méditation, réflexion » est assuré, parce que ce nom correspond à skr. *samādhi-*, *dhyāna-*, moins souvent skr. *adbicitta-*, *adbicetas-*. Son équivalent est tokh. B *ompalskoññe*, de genre alternant, masc. au singulier, mais féminin au pluriel. Ce mot est en fait l'abstrait dérivé d'un composé *ompalsko* « doté de la pensée (*palsko*) en soi-même, habité par la pensée » (type

gr. ἔνθεος). De façon évidente, les deux mots ne sont pas superposables, et il est vain de les dériver sans autre forme de procès de la même racine, tokh. A/B *pälsk-* « penser ». La palatalisation de la liquide dans le cluster initial de tokh. A *plyaskem* est inexplicée. De plus, le suffixe tokh. A *-em* est ambigu, parce qu'il peut appartenir à un adjectif d'appartenance (d'un type très productif), éventuellement substantivé, ou à un abstrait. Je propose de partir de tokh. A **plyak-em*, modifié sous l'influence de la racine verbale *pälsk-* et du nom *pältsäk* (< **pälsäk*), pl. *pälskant*, de genre alternant, « pensée » (traduisant skr. *citta-*), abstrait issu du tokh. commun et reflété par tokh. B *palsko*, pl. *pälskonta*, aussi de genre alternant. Les deux notions étaient liées, parce que la pratique de la méditation bouddhique s'appuyait souvent sur la vision, la représentation mentale d'images. La suite est assez simple. Tokh. A **plyak-em* était la substantivation d'un adjectif signifiant « relevant de la vision », dont la base **plyak* reflétait régulièrement tokh. commun **pl'æk* < **b^hlēg-*, nom-racine de **b^hleg-* « briller » (LIV², p. 86), qui était par ailleurs la source (reconnue depuis longtemps) des verbes A/B *pälk-* « briller » et « voir »; alternatively, on peut partir d'une forme **b^hlēg-o-*, un dérivé à *vṛddhi* (allongement de la première syllabe) d'un nom-racine **b^hlēg-*, nom d'action. Par conséquent, la philologie, si elle prend en compte tous les paramètres, autorise des solutions nouvelles en étymologie tokharienne.